

Éditorial

Le miroir aux vanités

«Nous gagnerions plus de nous laisser voir tels que nous sommes, que d'essayer de paraître ce que nous ne sommes pas.»

La Rochefoucauld, Réflexions ou sentences et maximes morales.

Terrain glissant que celui de l'image de soi, tant il comporte de va-et-vient entre naturel et masque, vérité et mensonge. Au fil des pages de ce numéro, c'est une double acception de l'image de soi qui se donne à lire : d'un côté le moi se met en scène et tente de ressembler à l'icône par laquelle il se rêve, cherchant dans de complaisants reflets l'occasion de se voir sous l'angle le plus flatteur ; de l'autre côté le moi de l'honnête homme recherche le miroir en fuyant les déformations, à l'affût d'une vérité crue sur lui-même. Objet contradictoire donc que cette image de soi : tantôt vecteur de notre vanité, le miroir flatte tout ce qu'il y a de fatuité, d'ostentation, de suffisance en nous ; tantôt révélateur des bas-fonds de notre condition, il joue froidement le rôle de ces tableaux de l'âge baroque appelés «vanités» : casser le masque des apparences pour laisser voir une vérité glissante et sans complaisance.

Ce sont ces deux directions que vous retrouverez dans le sommaire de ce numéro. Nous ouvrons en effet le dossier par une section centrée sur le motif du masque, pour le clore sur la problématique de la connaissance de soi, dessinant ainsi un schéma

dynamique du paraître à l'être, de la mise en scène au reflet fidèle. Affleure donc à chaque page la difficulté d'être soi et de se définir en tant qu'image devant autrui. Tous les arts visuels sont ici convoqués, tant il est vrai que la peinture, la photographie, le cinéma et bien sûr la télévision offrent autant de postures différenciées pour se mettre en scène et dire «je».

L'image de soi apparaît finalement comme une matière qui demeure difficile à penser tant elle est changeante et presque imprévisible, fluctuant au gré de nos aspirations au contentement de nous-mêmes et de nos tentatives pour accéder à un au-delà du masque. Dans tous les cas pourtant, l'image de soi se donne à voir ici comme l'étape déterminante de la construction de soi : en détournant le cogito, Ghislain Deslandes proclame que l'être, se cherchant entre vérité et apparence, entre simulation et dissimulation, naît de son image («Je me vois donc je suis»); Thierry Pech prolonge cette réflexion et montre comment, au sein de l'univers carcéral, le «je» requiert l'image de lui-même pour advenir et s'affirmer. Mais c'est à travers le corps, très présent dans ce numéro, qu'une grande partie de notre



équipe a choisi de penser l'image de soi : à lire les propos des personnalités que nous avons rencontrées, le sociologue et anthropologue David Le Breton, les artistes Lydie Arickx et Orlan, on aperçoit l'enjeu que représente le travail sur le corps dans la construction de l'image de soi ; magnifié ou meurtri (voir les « représentations abîmées » évoquées par Catherine Grall), le corps tient un discours sur nous-mêmes qu'il est nécessaire de décoder pour se connaître et connaître autrui.

Comme le souligne fort justement Pierre Ancet, il convient de distinguer ce qu'il appelle « la peau intérieure », à savoir la confrontation de l'être à sa corporalité, et la problématique sociale de l'image de soi. Dès lors que cette dernière se voit confrontée à autrui et qu'elle n'est plus pensée à travers la seule confrontation solitaire de soi au miroir, le narcissisme et l'exhibitionnisme entrent en jeu : Jean-Jacques Delfour, retournant aux sources du mythe de Narcisse, offre une base théorique à l'examen de plusieurs mises en scène sociales de soi ; mise en scène de l'égo littéraire devant son lecteur (Rousseau, Bousquet, Giono), mise en scène de l'artiste-créateur devant le spectateur (Gasiorowski, Welles, Leiris, Moretti), mise en scène des personnalités médiatiques devant la masse anonyme des regardants (Michel Field et Guillaume Durand démasqués par Philippe Ortolí, les hommes politiques décryptés par Christophe Barbier).

Devant le constat du nombre infini de ces jeux possibles avec l'image de soi, Régis Debray efface littéralement, jusqu'au blanc, la photo qu'un jour on est venu prendre de lui. Son texte, « La photo de moi que je préfère », témoigne de la fatigue d'un homme devant les miroirs aux alouettes et de l'envie qu'il nourrit de se retrouver en une posture unique, respectueuse de son être profond. Répondant à cette envie, nous avons voulu clore notre parcours en suggérant que l'œuvre littéraire, picturale, cinématographique, pouvait constituer le support d'une quête de soi doublée d'une quête de vérité. En revenant aux classiques, à La Fontaine, à La Rochefoucauld, on comprend que le livre, dépositaire de nous-mêmes ou tout au moins d'une partie de nous-mêmes, s'offre comme un miroir qui permet, dans une confrontation honnête et solitaire avec notre image, d'engager la quête d'un soi qui n'est jamais acquis.

Jocelyn MAIXENT

Directeur de la rédaction